

Evelyne Rogue

Evelyne.Rogue@ac-versailles.fr

La représentation ou l'ambiguïté du voir chez Wittgenstein

« La représentation correcte de la couleur ne doit pas seulement montrer que, quand a est rouge, il ne peut être vert aussi, mais toutes les propriétés internes doivent encore dévoiler les couleurs que nous connaissons quand nous connaissons les couleurs » (Wittgenstein, 1983, p. 88).

On peut de prime abord définir la représentation comme le fait de représenter une personne ou une chose. Cet acte, à caractère représentatif appartient éminemment à la sphère théâtrale. Mais la représentation ne se cantonne pas la sphère théâtrale. Ce que l'on retrouve dans les différents domaines de la représentation c'est d'une part une chose représentée et d'autre part une faculté capable de représentation. La représentation présuppose ce qui est présent à l'esprit ou plutôt porte en elle ce que l'on « se représente » ; ce qui forme le contenu concret d'un acte de pensée. N'est-ce pas dans les mots que nous pensons ? Quel crédit dans ces conditions pouvons-nous apporter à cette présentation qui ne peut être que médiante ? Toute représentation n'est-elle pas condamnée à n'être que le fruit de l'imagination ? L'acte par lequel je me représente quelque chose n'est-il pas par essence condamné à faire advenir ce qui n'est pas et revivre ce qui n'est plus ? Dans ces conditions, la représentation n'est-elle pas toujours irréaliste, voire chimérique ?

Pour saisir la nature et la force de la représentation, qu'elle soit sensible ou intellectuelle, nous devons nécessairement nous interroger sur son origine. D'où vient-elle ? Comment naît-elle ? Quelle est la logique de la représentation et comment nous prend-elle dans ses filets ? La puissance considérable de la représentation la rend menaçante et l'on cherche spontanément les moyens de s'en défaire au profit de la présentation. Mais n'est-ce pas oublier un peu vite qu'elle a des fonctions qui la rendent précieuse et lui donne une valeur indéniable ? La représentation mentale nous fait passer de l'image au mot et du mot à l'image, mais la relation de l'un à l'autre ne semble pas aller de soi. Dans le seul but de prouver que l'esthétique est inexprimable Wittgenstein appuie sa démonstration sur le caractère ambigu de l'image; et cela notamment lorsqu'il utilise le célèbre exemple du canard-lapin, mais aussi lorsqu'il expose sa théorie des changements d'aspects qui échappent. C'est donc en faisant appel aux concepts de *sehen* et *sehen als*, que nous allons poser le problème de la représentation.

I

Comment savoir, sinon par des interprétations qu'une image est triste ? Ce n'est en tout cas pas sa couleur grise qui permet de justifier une telle lecture ; la conception supposée établir un rapport entre gris et tristesse étant beaucoup trop fragile pour être pertinente dans tous les cas. Goodman emploie une formule curieusement timide pour en fonder la légitimité :

« Ce qu'on dit effectivement d'une image n'est pas toujours totalement étranger à ce que l'image exprime » (Goodman, 1968, p. 119).

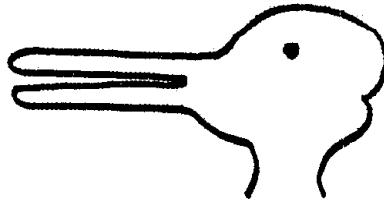
En fait, il semble vouloir dire que l'interprétation de l'expression est affaire de « pratique » ou de « prescription » ; l'important réside dans le fait que l'étiquette « s'applique réellement » :

« Des innombrables propriétés qu'elle possède, et dont on ignore habituellement la plupart, une image n'exprime que les propriétés métaphoriques auxquelles elle fait référence ».

Reste à savoir comment il nous est possible d'établir les propriétés métaphoriques auxquelles une œuvre fait référence.

Dans la perspective de Wittgenstein, il est non seulement nécessaire d'élaborer des registres de ressemblances mais aussi de relever des différences dans notre langage. Or ici eu égard à ce type particulier de comparaison qui consiste essentiellement à « voir comme » ; indépendamment du fait qu'il semble nécessaire de noter avant toute autre chose qu'il a inspiré les thèses de Virgil Aldrich et Richard Wollheim (1965) ; il nous semble que ce phénomène du *seeing-as* renvoie à l'ambiguïté de l'image d'une part, ainsi qu'à la difficulté interprétative des émotions et de l'interprétation en tant que telle d'autre part.

En effet, tout d'abord en ce qui concerne le problème de l'ambiguïté du voir, il semble manifeste que celui-ci trouve son paradigme dans la célèbre figure du canard-lapin (duck-rabbit), que Wittgenstein a du reste emprunté à Jastrow (1901, p. 295) - image que l'on retrouve aussi d'ailleurs dans les *Fliegende Blätter* :



Bien évidemment et compte tenu de tout ce que nous savons au sujet de cet exemple, il nous est aisé de voir cette image comme un canard ou comme un lapin. D'ailleurs,

« Nous nous rendons aisément compte de la possibilité de ces deux interprétations. Il est moins facile de décrire ce qui se passe exactement dans la pensée lorsque nous passons de l'une à l'autre. Certainement nous n'avons pas l'illusion de nous trouver en présence d'un canard ou d'un lapin "réels". Le dessin ne reproduit pas de façon exacte la forme de l'un ou de l'autre de ces animaux. Il est certain cependant que l'apparence du dessin se transforme de quelque manière au moment où le bec du canard se change en oreille de lapin, et fait ressortir le tracé négligé jusqu'alors qui devient le museau de lapin ».

Autrement dit, sans doute verrons-nous plus aisément un canard si notre regard oscille vers la gauche, et un lapin si au contraire celui-ci tend vers la droite ; transformant ainsi le bec du canard en oreilles de lapin ; comme tentent de le mettre en évidence les images ci-dessous représentées.



Du Canard

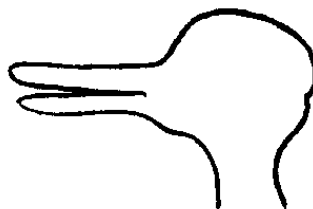
au

Lapin

Mais cette simple remarque ne saurait suffire à résoudre le délicat problème posé par le phénomène du « voir-comme » ; d'ailleurs notre auteur des *Leçons sur l'esthétique* stipule ceci :

« “Négligé”, ai-je dit, mais quand nous revenons à l'identification de la forme “canard” comment pouvons-nous encore parler de négligence ? Pour pouvoir répondre à cette question, il nous faudrait regarder ce que nous avons réellement devant nous, séparer la forme de son interprétation, et cela nous le découvrons rapidement, est impossible à réaliser. Certes, nous pouvons passer de plus en plus rapidement d'une image à l'autre, nous pouvons également, lorsque nous voyons le canard, nous “souvenir” de l'image du lapin ; mais plus nous nous attacherons à observer ce qui se produit à cet instant même et mieux nous découvrirons qu'il nous est impossible d'apercevoir les deux images en même temps. L'illusion, nous le découvrons, est une chose fort difficile à décrire ou à analyser car, tout en ayant parfaitement conscience que toute expérience sensorielle est nécessairement une illusion, nous sommes incapables en fait de nous observer en tant que sujet éprouvant une illusion » (Jastrow, 1901, p. 24).

Ainsi est-ce le cas de la figure représentée ci-dessous, laquelle pose non plus un simple problème d'interprétation, mais bien un double problème dans la mesure où non seulement il est difficile de se prononcer voire impossible en ce qui concerne l'expression de cet animal (!) mais il est aussi difficile de s'entendre sur la nature même de l'animal. S'agit-il d'un lapin ou bien d'un canard ? La question demeure intacte.



« Dois-je dire : “Un lapin peut avoir la même apparence qu'un canard” ? Serait-il pensable que quelqu'un qui sait que c'est un lapin ; mais non un canard ; dise : “je puis voir ce dessin comme un lapin et je puis le voir aussi autrement, bien que pour ce deuxième aspect je n'aie aucun mot” ? Il apprend plus tard ce que c'est qu'un canard, et dit : “C'est comme cela que j'ai vu le dessin l'autre fois”. - Pourquoi n'est-ce pas possible ? » (Wittgenstein, 1989, § 70).

Sans doute l'image du lapin n'est pas superposable à celle du canard ; contrairement à ce que laisserait entrevoir la représentation énigmatique ci-dessus de l'animal. Mais alors ?

« Dois-je dire : « L'image du lapin et l'image du canard ont tout à fait le même aspect » ? - quelque chose s'y refuse. - Mais ne puis-je pas dire : elles ont tout à fait le même aspect ; à savoir celui-ci et là-dessus je trace le dessin équivoque ? (Le philosophe pense, l'infirmier panse aussi). Mais si je voulais alléguer des raisons contre cette façon de s'exprimer, que devrais-je dire ? Devrais-je dire que l'on voit chaque fois l'animal différemment lorsqu'elle est tantôt un canard, tantôt un lapin - ou bien que ce qui chez le canard est un bec est une partie d'oreilles chez le lapin, etc ? » (Wittgenstein, 1989, § 70).

Sans doute nous faut-il d'une part remarquer, sinon reconnaître que lorsque nous regardons les objets nous ne formulons pas successivement deux hypothèses différentes, entre lesquelles, comme le notait très judicieusement Gregory, le cerveau ne parvient pas à se décider. Autrement dit, tout se passe comme si nous voyons alternativement deux objets différents. Ainsi, il nous faut avouer qu'il existe effectivement une certaine analogie avec la situation dans laquelle nous pouvons expliquer les mêmes faits à l'aide de deux hypothèses incompatibles ; mais la seule raison de poser qu'il a dû y avoir quelque chose appartenant à la nature d'une construction d'hypothèse réside dans le fait de la pluralité des « hypothèses » adoptées tour à tour.

II

De plus, il semble nécessaire de nous rappeler à ce sujet que Gregory voit dans l'expression familière. « Je vois ce que vous voulez dire » (*I see what you mean*) une illustration typique de la connexion étroite existant entre la compréhension d'une image et celle d'une pensée ou d'une proposition. Wittgenstein a lui-même régulièrement insisté sur la similitude frappante que l'on retrouve dans les deux cas ; notamment en ces termes :

« Le processus impliqué dans la compréhension d'une proposition est le même que celui qui est impliqué dans la compréhension d'une image ou d'une histoire en images. Nous voyons un tableau sur une surface plane comme tridimensionnel. De même nous pouvons voir la figure ci-dessous de plusieurs façons :

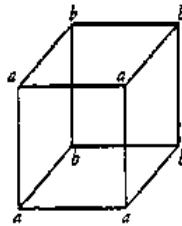


Ce n'est pas une question d'interprétation ; nous voyons quelque chose de différent. De même également. Nous expérimentons quelque chose de différent, lorsque nous entendons et comprenons, de ce que nous expérimentons lorsque nous entendons et ne comprenons pas. Vous obtenez réellement des impressions différentes dans les deux cas. Les images et les mots ».

Et effectivement il nous arrive d'être conduits à formuler des hypothèses interprétatives plus ou moins risquées et révisables, dans le seul but d'accéder au sens d'une phrase ou d'un texte ; lequel n'est effectivement pas immédiatement ou complètement compréhensible. Pourtant, lorsque nous voyons ou entendons une phrase ordinaire dans la langue familière, notre compréhension appartient généralement à l'ordre d'une expérience immédiate, ou d'une perception directe de la signification. A ce sujet d'ailleurs, il nous faut

reconnaître que la situation sensible est tout à fait semblable à celle de la perception. En effet, nous voyons immédiatement un objet tridimensionnel, mais nous ne formulons pas une hypothèse sur quelque chose qui est simplement suggéré par la figure bidimensionnelle. Du reste, il est intéressant de remarquer que l'exemple du cube de Necker est utilisé par Wittgenstein dans le *Tractatus* en 5.5423. Ainsi :

« Percevoir un complexe veut dire percevoir que ses constituants se rapportent les uns aux autres de telle ou telle manière. Cela explique sans doute également que l'on puisse voir la figure



de deux façons différentes comme cube ; et tous les phénomènes semblables. Car nous voyons justement réellement deux faits différents. (Si je regarde d'abord les angles a et seulement de façon fugitive b, alors a semble en avant et inversement.) ».

Mais qu'est-ce qui nous oblige à dire que, dans le cas du cube de Necker, nous dérivons deux hypothèses différentes des mêmes faits, plutôt que de poser, comme nous sommes tentés de le faire, que nous voyons réellement deux faits différents, lesquels sont représentés directement dans un symbolisme qui se trouve justement être ambigu ? L'illustration bidimensionnelle représente simultanément deux faits possibles dans l'espace tridimensionnel ; à tel point que nous ne pouvons pas les percevoir en même temps. D'ailleurs, comme l'a fait très judicieusement remarquer G.E.M. Anscombe, nous pouvons faire l'hypothèse que les choses sont comme ceci ou qu'elles sont comme cela ; mais nous ne pouvons pas percevoir qu'elles sont comme ceci ou qu'elles sont comme cela.

Quant à Gregory, il caractérise la perception comme consistant à sélectionner, sur la base de l'information sensorielle dont on dispose, des modèles internes qui rendent possible l'action adaptée. De plus, il lui arrive même de dire que ce que nous percevons ne réside finalement ni dans l'information visuelle, ni dans l'objet lui-même, mais dans le modèle avec ses caractéristiques visuelles et non visuelles. A ce propos, il est intéressant de comparer la position de Gregory avec la manière dont Wittgenstein réagit à la même question ; notamment lorsque ce dernier affirme qu' :

« il existe là un siège *qui suit* des impressions sensorielles que je reçois ? Comment une *proposition* peut-elle donc suivre des données sensorielles ? Eh bien, suit-elle des propositions qui décrivent les impressions sensorielles ? Non. Mais ne tiré-je donc pas des impressions, des données sensorielles, la conclusion qu'il y a là un siège ? Je ne tire aucune conclusion ! Mais je le fais quand même parfois. Je vois, par exemple, une photographie et dis : "Il doit donc y avoir eu un siège là", ou encore : "De ce que l'on voit ici je conclus qu'il y a là un siège." C'est une inférence ; mais pas une inférence de logique. Une inférence est le passage à une assertion : donc également au comportement qui correspond à l'assertion. "Je tire les conséquences" non pas seulement en mots, mais également en actions » (Wittgenstein, 1961 , § 486).

Autrement dit, puisqu' aucun énoncé décrivant un objet physique ne peut être déduit logiquement d'énoncés décrivant des impressions sensorielles, l'inférence ne saurait relever du domaine de l'inférence logique proprement dite. En réalité, il s'agit là d'une inférence que l'on appelle plus généralement inductive ou abductive ; laquelle conduit à la formulation d'une hypothèse ou d'une conjecture. Et Wittgenstein insiste sur le fait qu'il arrive dans certains cas que nous interprétions effectivement ce que nous voyons, en tirions des conclusions, formulons des hypothèses ou risquons des suppositions à partir de lui.

III

Pourtant, dans la situation habituelle, nous n'interprétons pas, ni ne formulons d'hypothèses. Ou pour le dire autrement, lorsque nous voyons la chaise, nous ne voyons pas la chaise *comme* une chaise. Comme le fait remarquer notre auteur, c'est un fait que :

« nous *regardons* la photographie, le tableau sur notre mur comme l'objet lui-même (homme, paysage, etc.) qui est représenté sur eux » (Wittgenstein, 1961, § 486)

mais il n'en demeure pas moins vrai que les choses pourraient se passer de façon tout à fait différente. Nous pouvons en effet aisément imaginer des hommes qui auraient une relation d'une tout autre nature à des images de ce genre, ainsi qu'une tout autre attitude à leur égard ; c'est-à-dire que l'on pourrait imaginer des hommes qui, par exemple, éprouveraient un sentiment de répulsion en présence de photographies, parce qu'un visage sans couleur ou même peut-être simplement un visage de dimensions considérablement réduites leur paraîtrait inhumain. Il est certain, comme le dit Wittgenstein, que :

« de la part de quelqu'un qui voit le dessin comme cet animal, je m'attendrai à bien d'autres choses que de la part de quelqu'un qui sait seulement ce qu'il est censé représenter » .

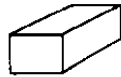
Or justement, c'est dans cette différence entre voir l'image *comme* cet objet et savoir avec de bonnes raisons, et avec une certitude raisonnable - par exemple, parce qu'on me le dit ou me le garantit, que réside toute la difficulté de la compréhension. Cela nous paraîtra d'autant plus évident que nous aurons reconnu et accepté, comme Gregory nous y invite, que toute perception d'objet - qu'il s'agisse d'une image ou de la réalité - relève dans le meilleur des cas de la nature d'une supposition fondée, ou du savoir que quelque chose est représenté. Autrement dit, comme le fait remarquer Wittgenstein :

« “Je le vois à présent comme un...” va avec “J'essaie de le voir comme un...”, ou “Je ne peux pas encore le voir comme un...”. Mais je ne peux pas essayer de voir l'image conventionnelle d'un lion *comme* un lion, aussi peu que voir un F comme cette lettre (mais bien, par exemple, comme une potence) ». (Wittgenstein, 1961 , § 486).

Dans tous les cas, Gregory suggère que, le cerveau essaie en quelque sorte de voir quelque chose *comme* quelque chose, c'est-à-dire conformément à une hypothèse ou une interprétation. Autrement dit, on pourrait affirmer qu'en un certain sens nous « voyons » toujours la même chose. Dans un dessin-devinette par exemple, nous voyons toujours le même arbre, du moins jusqu'à ce que nous découvrons le voleur caché dans les feuilles ; pourtant, il n'y a pas plus de changement dans l'impression visuelle que dans le dessin lui-même. Or, comme le fait très justement remarquer l'auteur des *Leçons sur l'esthétique*, la difficulté, dans le cas de l'objet ambigu et de la vision qui lui correspond, réside dans le fait que nous ne disposons d'aucun moyen pour identifier et décrire ce qui est vu directement,

par opposition à ce qui résulte d'une hypothèse interprétative, indépendamment des diverses interprétations possibles. Ainsi:

« A différents endroits d'un livre, un traité de Physique, par exemple, nous voyons l'illustration dans le texte qui va avec elle, on parle tantôt d'un cube de verre, tantôt d'une carcasse en fils métalliques, tantôt d'une caisse ouverte retournée, tantôt de trois planchettes qui forment un angle dans l'espace.



Le texte interprète à chaque fois l'illustration. Mais nous pouvons également dire que nous voyons l'illustration tantôt comme une chose, tantôt comme l'autre. Comme il est remarquable, à présent que l'on puisse utiliser les termes de l'interprétation également pour la description de ce qui est immédiatement perçu ! Là, nous aimerions d'abord répondre ainsi : cette description que nous donnons de l'expérience immédiate à l'aide d'une *interprétation* n'est qu'une description indirecte. La vérité est celle-ci : nous pouvons donner à la figure tantôt l'interprétation A, tantôt l'interprétation B, tantôt l'interprétation C ; et il y a dans ce cas également trois expériences directes - trois façons de voir la figure - A', B', C', de telle sorte que A' est favorable à l'interprétation A. B' à l'interprétation B. C' à l'interprétation C. C'est Pourquoi nous utilisons l'interprétation A comme description de la manière de voir qui lui est favorable. Mais que veut-on dire, lorsqu'on dit que l'expérience A. est favorable à l'interprétation A ? Qu'est-ce que l'expérience A' ? Comment l'identifie-t-on ? » (Wittgenstein, 1989, § 9-10).

Ou, comme le note encore Wittgenstein, dans les cas de ce genre :

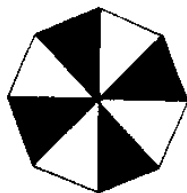
« La question de savoir s'il s'agit d'un voir ou d'un interpréter apparaît par le fait qu'une interprétation devient l'expression de l'expérience. Et l'interprétation n'est pas une expression indirecte, mais son expression première » (Wittgenstein, 1989, § 20).

Ce qui se comprend d'autant mieux que nous nous souvenons que Gregory lui-même sait que « les images rétinienne ne sont pas des objets de perception, mais relèvent plutôt d'une coupe transversale du cheminement visuel conduisant des objets aux perceptions ». Autrement dit, leur importance particulière tient au fait que :

« Cet écran optique fourni par la rétine est spécial, car il est l'interface qui convertit des images optiques en perspective en messages codés neuralement qui sont lus par le cerveau placé dans sa chambre noire derrière les yeux. Le problème crucial pour la perception est la manière dont une signification est lue dans les messages codés qui proviennent des yeux et des autres sens, y compris le toucher » (Wittgenstein, 1989, § 20).

Il semble donc qu'au lieu d'interpréter des images ambiguës, le cerveau est chargé ici de déchiffrer des communications qui ressemblent à des phrases ambiguës ; auxquelles d'ailleurs il cherche à donner un sens acceptable. Et sans doute est-ce la raison pour laquelle, selon Gregory, Wittgenstein écrit presque exclusivement sur des choses telles que la perception des aspects, les sentiments, la mémoire, l'expérience vécue. Cela se comprend du reste d'autant mieux que l'on sait que chez Wittgenstein le mobile qui fait le mouvement, ne consiste en rien d'autre que l'objet-image (*Bildgegenstandes*) (Wittgenstein, 1961, § XI, p. 326) ; ou encore dans ce que l'on a coutume de nommer l'objet vagabond. Entendons par là l'objet variant ou métamorphique dont le §700 des *Vorstudien* indique l'unité des deux avatars principaux, à savoir de la figure du canard-lapin

à celle de la double croix, lesquelles figures dominent le §XI des *Recherches philosophiques*.



Et ce ne sont là que deux exemples privilégiés de ses multiples déguisements ; car c'est sans doute au début des *Remarques sur la philosophie de la psychologie* que Wittgenstein nous fournit le plus d'exemples ; en partant notamment au §1, d'un objet se présentant sous la forme de la figure F, laquelle peut se voir "tantôt comme un F, tantôt comme l'image d'un F dans un miroir". Et l'on peut voir alors à quel point une figure toute simple peut faire l'objet de quantité de réflexions de la part de Wittgenstein. Notre auteur se pose la question suivante :

« (...) En quoi consiste le fait de voir une figure, une fois d'une manière, une autre fois, d'une autre ? - Est-ce que je vois réellement chaque fois quelque chose de différent? Ou est-ce simplement mon interprétation de ce que je vois qui varie? - Je serai tenté d'opter pour la première solution. *Mais pourquoi* ? Eh bien, interpréter est une action. Cela peut consister en ce que quelqu'un dise "ce doit être un "F" ou que, sans le dire, il remplace le signe par un F au moment où il le recopie - ou bien il réfléchit en se demandant ce que ce peut bien être - ce sera sûrement un F que le copiste a réalisé, se dit-il. - Voir n'est pas une action mais un état (remarque grammaticale). Et si je n'ai jamais lu la figure autrement que comme un "F", si je ne me suis pas demandé ce que cela peut bien être, on dira que je la vois comme un F - quand on sait qu'elle peut être perçue différemment » (*BPP*, § 1).

Ainsi, en se penchant sur ce type d'exemples, et en recourant à des distinctions grammaticales, Wittgenstein en tire comme conséquence essentielle que l'introspection ne peut nous être d'aucun secours dans ces cas-là. Selon lui, en effet, nous aurons beau nous plonger dans l'image intérieure, celle-ci ne nous renseignera pas sur les secrets du changement des formes.

* * *

Le problème que pose la représentation est que celle-ci ne se donne pas comme telle. Elle creuse un fossé dans notre expérience et inquiète toutes nos interprétations. Si la réalité était elle-même trompeuse, alors la représentation serait notre destin et toute tentative pour y échapper serait un échec. Mais la dynamique qui engendre la représentation est inhérente à la pensée elle-même. En ce sens, une critique vigilante de nos représentations, bien qu'extrêmement difficile peut être une voie libératrice. Et ce d'autant plus que la représentation possède des fonctions que l'on ne peut nier et qui nous défient de penser le manque qu'elle vient combler et qui la rend encore plus puissante.

Néanmoins, toute démarche critique se doit de prendre au sérieux la représentation si elle ne veut pas se condamner à en être la victime tôt ou tard. Ne pas analyser ses mécanismes et les motivations secrètes ou inconscientes qui interfèrent dans nos choix, c'est s'exposer à sa puissance. Analyser la représentation, démonter son mécanisme, n'est-ce pas se rendre capable de ne pas en être la dupe ou la victime ? Comprendre les raisons de

sa prégnance et la richesse de ses aspects, la considérer sérieusement au lieu d'affecter du mépris à son égard, voilà peut-être la clé de l'attitude qu'il faut adopter à son égard. Elle nous fait entrer dans le monde de l'image qui est aussi celui de l'imaginaire. La représentation est créatrice d'interprétations ; elle est ouverture infinie sur le sens.

Références

Goodman, N. (1968). *Languages of Art, An Approach to a Theory of Symbols*. Indianapolis : Hackett, [trad. fr. J. Morizot, Langages de l'art. Une approche de la théorie des symboles, Nîmes : J. Chambon, 1990].

Jastrow, J. (1901). *Fact and Fable in Psychology*. Londres : Macmillan and Co.

Wittgenstein, L. (1953). *Philosophical Investigations*. Oxford : Basil Blackwell.

Wittgenstein, L. (1961). *Recherches Philosophiques*. Paris : Gallimard, [trad. fr. J. Klossowski de Philosophische Untersuchungen].

Wittgenstein, L. (1983). *Remarques sur les Couleurs*. Paris : T.E.R., [trad. fr. G.E.M. Anscombe].

Wittgenstein, L. (1989). *Remarques sur la philosophie de la psychologie (I)*. Mauvezin : T.E.R., [trad. fr. G. Granel].

Wollheim, R. (1965). On drawing an Object. In *On Art and the Mind* (pp. 3-30). Cambridge (Ma.), Harvard University Press, 1974, [trad. fr. D. Lories, Dessiner un objet. In *Philosophie analytique et esthétique* (pp. 239-266). Paris : Méridiens Klincksieck, 1988].